



ISSN 1961-9359

ISSN en ligne 2260-6513

Marie Rattazzi (née Marie-Lætitia Bonaparte-Wyse) traductrice :  
le cas du *Grand Galeoto* de José Echegaray

**Francisco Lafarga**

Universitat de Barcelona, Espagne

lafarga@ub.edu

<https://orcid.org/0000-0003-0847-5011>

Reçu le 25-05-2019 / Évalué le 13-06-2019 / Accepté le 25-07-2019

### Résumé

L'article aborde l'activité de Marie Rattazzi en tant que traductrice, notamment de romans et de pièces du portugais et de l'espagnol. Moins connue de nos jours que certaines de ses contemporaines, elle a été une auteure prolifique et une journaliste très active, fondatrice de plusieurs revues, dont la plus importante est *Les Matinées Espagnoles* (continué par la *Nouvelle Revue Internationale*). Son caractère cosmopolite se reflète dans ses publications, en particulier dans les revues, où la traduction occupe une place de choix, même si elle n'est pas toujours visible ou avouée. L'intérêt principal est porté sur la version du drame *El gran Galeoto* de José Echegaray : après la contextualisation de la traduction dans son moment historique et son rapport avec d'autres versions mises à bien par l'auteure, on passe à l'analyse du texte, en tenant compte de l'agencement de la matière théâtrale et des options de la traductrice.

**Mots-clés :** Rattazzi Marie, Echegaray, traduction, Espagne, France

**Marie Rattazzi (Marie-Lætitia Bonaparte-Wyse) traductora :  
el caso del *Grand Galeoto* de José Echegaray**

### Resumen

El artículo trata de la actividad de Marie Rattazzi como traductora, en particular de novelas y obras teatrales del portugués y del español. Menos conocida en la actualidad que algunas de sus contemporáneas, fue una autora prolífica y una activa periodista, fundadora de varias revistas, la más importante de las cuales es *Les Matinées Espagnoles* (continuada por la *Nouvelle Revue Internationale*). Su carácter cosmopolita se refleja en sus publicaciones, en particular en las revistas, donde la traducción ocupa un destacado lugar, aunque no siempre resulta visible o confesada. El interés principal se centra en la versión del drama *El gran Galeoto* de José Echegaray: tras la contextualización de la traducción en su momento histórico y su relación con otras versiones llevadas a cabo por la autora, se pasa al análisis del texto, teniendo en cuenta el tratamiento de la materia teatral y las opciones de la traductora.

**Palabras clave :** Rattazzi Marie, Echegaray, traduction, Espagne, France

**Marie Rattazzi (née Marie-Lætitia Bonaparte-Wyse) as translator :  
the case of José Echegaray's *Grand Galeoto***

**Abstract**

This article deals with the activity of Marie Rattazzi as a translator, in particular of novels and plays from Portuguese and Spanish. Less known nowadays than some of her contemporaries, she was a prolific author and an active journalist, founder of several magazines, the most important of which is *Les Matinées Espagnoles* (continued by the *Nouvelle Revue Internationale*). Her cosmopolitan character is reflected in her publications, in particular in the magazines, where translation occupies an important place, although it is not always visible or confessed. The main interest of this article is focused on the version of the drama *El gran Galeoto* by José Echegaray : after the contextualization of the translation in its historical moment and its relationship with other versions carried out by the author, focus is then shifted to the analysis of the text, taking into account the treatment of the theatrical matter and the translator's options.

**Keywords :** Rattazzi Marie, Echegaray, translation, Spain, France

**Introduction\***

On ne peut aborder la traduction, et beaucoup moins dans une optique historique, sans parler des traducteurs. Dans les études sur la traduction, le rôle du traducteur a pris progressivement un lieu central, comme acteur ou protagoniste nécessaire, et non seulement en tant que « faiseur » de traductions, mais aussi comme intermédiaire ou passeur culturel. Un jalon essentiel dans ce processus a été sans doute l'ouvrage collectif dirigé par J. Delisle et J. Woodsworth en 1995 ; d'autres historiens de la traduction, dont Pym (1992), ont insisté sur l'urgence de bâtir une histoire qui place le traducteur au centre de la recherche, appelant à une « humanisation » de l'histoire de la traduction. Le courant de la microhistoire qui focalise l'attention sur des personnages ou des objets considérés traditionnellement marginaux a contribué, dans le domaine des études de traduction, à valoriser la figure du traducteur (voir à cet égard Zarrouk 2006, Adamo 2006 et Pegenaute 2017, parmi d'autres). Sur ces bases, les « Translator Studies » se présentent actuellement comme un courant qui s'intéresse aux traducteurs et à leur rôle dans la société (Chesterman 2009).

**Marie Rattazzi**

Née en 1831 en Grande-Bretagne comme Marie-Laetitia-Studholmine Bonaparte-Wyse, elle était la fille de Laetitia Bonaparte, fille à son tour de Lucien. Sa vie est un vrai roman : mariée très jeune (1848) au comte Friedrich zu Solms, d'une ancienne famille allemande, elle se sépara très tôt de son mari pour mener

une vie mondaine. À la proclamation du Second Empire, elle a une mésentente avec son oncle (à la mode de Bretagne) l'empereur, et elle est invitée à quitter le pays. Elle trouve refuge dans le royaume de Sardaigne, tout d'abord à Aix-les-Bains et puis à Turin, où elle fait la connaissance du comte Urbano Rattazzi -qui était son aîné de 23 ans- ministre de Charles-Albert et de Victor-Emmanuel II et, plus tard, l'un des acteurs de la formation du royaume d'Italie. Ils se marient en 1863, quinze jours après la mort de son premier époux. À la chute de l'Empire, elle peut rentrer en France et s'installe définitivement à Paris en 1873, à la mort de son mari. Au cours d'un voyage en Espagne, elle fait la connaissance de Luis de Rute y Giner, ingénieur et homme politique, qu'elle épouse en 1880 pour redevenir veuve en 1889. Ayant une maison à Paris et une autre à Madrid, elle passera le reste de son existence (elle est décédée en 1902) entre ces deux villes menant une intense vie sociale et littéraire. De son premier mari elle a eu un enfant (Alexis), qu'elle a peu fréquenté ; les deux filles qu'elle a eues -la cinquantaine passée- de M. de Rute, sont décédées en bas âge ; le grand appui de sa vieillesse a été sa fille Isabelle Roma Rattazzi<sup>1</sup>.

La production littéraire de Mme Rattazzi, très abondante d'ailleurs, comprend des poèmes, des romans et nouvelles, des récits et chroniques de voyage et des pièces, qu'elle a signés de ses différents noms de mariée (Marie de Solms, Mme Rattazzi, Marie Letizia de Rute) accompagnés parfois du traitement de princesse, qu'elle avait de par sa famille, ou comtesse, qu'elle avait de par son alliance. On peut ajouter à cela qu'elle s'est servie de divers pseudonymes, tels le baron Stock, le vicomte d'Albens, et autres pour signer quelques-uns de ses ouvrages. Du grand éventail des dénominations, le catalogue de la BnF rejette dix-sept formes possibles et n'en retient qu'une comme forme internationale : Marie Rattazzi.

Malgré l'intérêt certain de la production originale de l'auteure, aussi bien par sa variété que par sa thématique (sans oublier les questions de censure et les prohibitions qui ont atteint plusieurs de ses ouvrages), l'objet de ce travail est de mettre en valeur ses activités en tant que traductrice.

### **Rôle de la presse dans la diffusion des traductions : *Les Matinées Espagnoles***

C'est sous le nom de baron Stock, utilisé déjà pour des collaborations à des périodiques, qu'elle a entrepris la publication des *Matinées Espagnoles*, à l'instar d'autres revues de courte durée qui l'ont précédée, créées par elle-même (*Les Matinées d'Aix-les-Bains*, *Les Matinées Italiennes*<sup>2</sup>).

L'intérêt de Mme de Rute était d'offrir une publication en langue française à Madrid, comme il arrivait dans d'autres grandes capitales européennes. Grâce à

ses relations et à celles de son époux, elle a pu rassembler un grand nombre de collaborateurs, dont certains sont toujours connus, comme écrivains, hommes politiques ou érudits, soit espagnols (Pedro Antonio de Alarcón, Víctor Balaguer, Antonio Cánovas del Castillo, Emilio Castelar, le comte de Cheste, Manuel del Palacio, Emilia Pardo Bazán, Francisco Romero Robledo), soit français (Adolphe Belot, William Bonaparte-Wyse, Arsène Houssaye, le bibliophile Jacob, Germond de la Vigne, Jean Lorrain, Louis Ratisbonne), sans compter M. et Mme de Rute. Il convient de signaler la présence de plusieurs auteurs italiens et portugais dans la revue, soit comme collaborateurs, soit comme auteurs traduits, ce qui contribuait à donner un caractère plus international aux *Matinées espagnoles*.

D'après les déclarations qui se trouvent dans les premiers numéros, à intention nettement publicitaire, les moyens dont on pense se servir seront « les lettres, les chroniques, les courriers [qui] constituent les liens les plus solides, parce qu'ils deviennent la sérieuse expression de la réalité ». En partant de la chronique -très présente tout au long de la vie d'une revue qui se veut « d'actualité » - de grands sujets sont aussi annoncés comme devant être le noyau des futures rubriques, telles que la politique intérieure, le bulletin bibliographique, le courrier des beaux-arts, la revue des théâtres, la chronique de l'élégance, le bulletin financier. Rien n'est dit, cependant, de la littérature, même si dans un des premiers documents publiés à propos de la revue, à l'occasion du dîner d'inauguration des *Matinées* offert par M. et Mme de Rute dans leur hôtel de Madrid, on fait allusion déjà à une « revista literario política<sup>3</sup> ». Et pourtant, la littérature y est bien présente.

La revue se place aussitôt sous le signe du cosmopolitisme : un détail, elle porte en sous-titre *Nouvelle Revue Internationale Européenne*. On peut rappeler que Mme de Rute se sentait liée à quatre nationalités (anglaise de par sa naissance, française de par sa famille Bonaparte, italienne et espagnole de par ses deux derniers époux). Il n'y a rien d'étonnant à ce qu'elle ait voulu faire des *Matinées* -d'après une feuille insérée dans plusieurs numéros de l'année 1884- « un trait d'union entre les races latines en mettant en relief, à l'aide des traductions consciencieuses, quelques-uns des chefs-d'œuvre modernes du Portugal, de l'Espagne et de l'Italie ». Ces trois pays, leur culture, leur actualité et leurs personnalités, ainsi que la France, bien entendu, sont présents dans les pages de la revue. La France semble être la destinataire des informations étrangères, puisque la directrice se propose tout particulièrement de « Révéler des inconnus célèbres dans leur pays, mais dont la renommée n'a pas triomphé de la regrettable indifférence professée par les Français à l'égard de tout ce qui est étranger à leur pays ».

## Traductions de M. Rattazzi

Marie Rattazzi a traduit certainement un grand nombre de textes, notamment des articles parus dans les revues qu'elle a créées (et ailleurs), mais assez souvent, il s'agit de textes non signés ou d'attribution douteuse. Je m'en tiendrai ici aux versions d'ouvrages d'une certaine envergure, appartenant aux lettres espagnoles et portugaises, qu'elle connaissait et aimait. De l'espagnol, elle a traduit deux pièces : *El gran Galeoto* (1881) drame à grand succès de José de Echegaray, et *Una bofetada* (1890) de Pedro de Novo y Colson, un auteur assez connu à l'époque, mais aujourd'hui oublié. *Le Grand Galeoto* a paru tout d'abord dans *Les Matinées Espagnoles* entre janvier et juillet 1883, en huit livraisons ; il a été publié aussitôt sous forme de livre à Madrid (Tipografía de los sucesores de Rivadeneyra) et à Paris (Librairie de la Nouvelle Revue Internationale-É. Dentu). Une nouvelle édition est sortie des presses de É. Dentu (sans date), reproduite dans les pages de la *Nouvelle Revue Internationale* (de mai à juillet 1896, en six livraisons). Cette même revue a accueilli, en septembre 1901, *Le soufflet* de P. de Novo.

À partir du portugais elle a donné trois ouvrages. Tout d'abord, le drame d'António Enes *Un divorce*, représenté et imprimé à Paris en 1878 (Librairie des Bibliophiles) et plus tard repris dans *Les Matinées Espagnoles* (1883-II, 13-23), en attendant une nouvelle édition sous forme de livre (Paris, Librairie de la Nouvelle Revue Internationale-Librairie E. Dentu, 1896). Pour sa part, le roman de Eça de Queiroz *Le cousin Basile* a été l'objet d'une seule publication, dans les pages de *Les Matinées Espagnoles* de janvier 1883 à décembre 1885 (57 livraisons). Finalement, Mme Rattazzi a entrepris la traduction du long ouvrage d'Alexandre Herculano *Histoire de l'origine et de l'établissement de l'Inquisition au Portugal*, paru dans *Les Matinées Espagnoles* de novembre 1883 à novembre 1885, mais elle n'en a donné qu'une faible partie (deux livres sur les dix composant l'ouvrage).

## **Le grand Galeoto : texte et représentation**

Chaque traduction a son histoire et ses circonstances, et notamment ses paratextes. Toutes les versions précitées de M. Rattazzi en présentent, mais c'est celle de *Le grand Galeoto* qui -pour les raisons qu'on verra par la suite- apparaît particulièrement riche à cet égard.

L'ouvrage, comme il a été indiqué ci-dessus, a paru presque simultanément en 1883 à Paris et à Madrid, après sa publication dans *Les Matinées Espagnoles* tout au long du premier semestre 1883, en huit livraisons, dont la première contient la préface de la traductrice<sup>4</sup>.

C'est le premier des paratextes à propos de la pièce et de la traduction. C'est une courte préface sur l'auteur et le drame, qui contient cette note : « M. Echegaray a bien voulu nous donner l'autorisation de traduire et de faire représenter son drame en français. Cette traduction sera mise à la scène à Paris au mois de novembre prochain ».

L'année suivante paraît dans *Les Matinées Espagnoles* (1884-I : 140-142) une déclaration de la revue à propos d'une nouvelle traduction du drame, en apportant le témoignage d'un article publié dans *Le Figaro* du 9 février 1884 :

*Il y a deux ou trois semaines on lisait avec étonnement dans quelques journaux français et espagnols l'annonce d'une traduction et d'une représentation probable du Grand Galeoto. [...] Justement émue de ce bruit persistant, notre collaboratrice Mme de Rute, qui a traduit depuis deux ans, avec autorisation de l'auteur, le drame en question, distribué à toute la presse depuis six mois et qu'elle s'occupe de mettre à la scène, Mme de Rute disons nous s'est empressée d'envoyer une protestation aux différents journaux qui avaient ébruité cette nouvelle. L'affaire en était là lorsque Le Figaro, par la plume autorisée de M. Auguste Marcade, a clos en quelque sorte le conflit en ne mentionnant et ne s'occupant que de la traduction qui avait tous les droits de priorité acquis, celle de Mme de Rute. (1884-I : 140).*

En fait, l'article du *Figaro* reprend pour la plupart la préface de Mme Rattazzi de 1883, que je viens de citer, en y ajoutant des considérations initiales sur la traductrice.

Quelques années plus tard, la *Nouvelle Revue Internationale* (1896-I : 329-344) insère un long article intitulé « À propos du *Grand Galeoto*. Une mystification ». C'est plutôt une espèce de dossier qui contient plusieurs éléments, à commencer par la parution de la traduction en 1883, les félicitations reçues de la part de plusieurs critiques et écrivains, dont V. Hugo et A. Dumas fils, les démarches entreprises par Mme Rattazzi pour faire jouer la pièce, même à la Comédie-Française. On peut y lire aussi l'article du *Figaro* de février 1884.

L'auteure fait ensuite allusions aux deuils de famille survenus en 1888-1889 (la mort de deux filles en bas âge et de son mari) qui lui ont enlevé la force de travailler et de lutter. Ce n'est que beaucoup plus tard qu'elle reprend ses démarches pour faire jouer la pièce, en éprouvant des négatives ou des échecs. Le point d'inflexion est avril 1896, quand elle apprend par les journaux, étant à cette époque à Madrid, que *Le grand Galeoto* a été joué à Paris, mais avec une version qui n'est pas la sienne. Après avoir exprimé son désarroi pour cette espèce d'affront à sa réputation littéraire, elle fait une longue digression sur Echegaray

et ses mérites, avec le souhait ultime de voir reconnues en France les qualités des auteurs du Midi de l'Europe, qui vaudraient autant que leurs collègues du Nord, si appréciés à l'époque.

Elle établit ensuite une comparaison entre sa traduction et l'adaptation qui vient d'être jouée et elle en tire la conclusion que ce n'est qu'une vague imitation de la sienne, « réduite, morcelée, avec des coupures diminuant l'intérêt. [...] Cette traduction, œuvre d'agence plus que d'écrivain, était aussi loin que possible de l'œuvre d'Echegaray, qu'elle dénaturait complètement » (1896-I : 343).

L'article se termine par des réflexions de Mme Rattazzi sur sa propre traduction, respectueuse de la pensée de l'auteur, et son désir de faire connaître la pièce telle qu'elle a été conçue par Echegaray, et en conséquence la faire jouer aussitôt.

Le dernier document est la préface de la traductrice pour une réédition de la traduction dans la *Nouvelle Revue Internationale* (1896-I : 445-449). Cette préface reprend la plupart de celle de 1883, en lui ajoutant de longues considérations sur Echegaray et son œuvre tirées notamment du discours d'Emilio Castelar lors de la réception de l'auteur à la Real Academia espagnole.

Quant à la représentation, il faut dire que celle des concurrents, Joseph Schürmann et Jacques Lemaire, a eu lieu le 11 avril 1896 au Théâtre des Poètes. Tandis que celle du texte de Mme Rattazzi s'est produite cinq semaines plus tard, le 20 mai, sur le Nouveau Théâtre : pour la mise en scène, la traductrice a obtenu moyennant une généreuse compensation économique le concours d'Aurélien Lugné-Poe, qui a assumé aussi l'un des rôles de protagoniste, aux côtés d'Alice Archainbaud<sup>5</sup>. Au cours de la même séance, on a joué aussi la traduction du *Divorce* d'António Enes. On a pu constater que ce sont les deux seules pièces d'auteurs latins étrangers mises en scène par le théâtre de l'Œuvre, même si, comme il a été dit, la représentation n'eut pas lieu dans la salle de la compagnie ni a fait partie du programme établi pour la saison théâtrale (voir à ce propos Altamura, 2014).

La presse (à Paris comme à Madrid) se fit l'écho de cette représentation, mais avec des réactions diverses. Ainsi, dans son bref compte rendu dans le *Journal des Débats Politiques et Littéraires*, le critique Jules Lemaitre apprécie, sans beaucoup d'enthousiasme, les mérites de la pièce, tout en faisant un parallèle inévitable avec la version qui avait été jouée auparavant :

*Le Théâtre International nous a donné d'abord un petit drame portugais, dont il vaut mieux ne rien dire. Quant au Galeoto, l'idée en est intéressante : un jeune homme et une jeune femme, innocents et ignorants d'eux-mêmes au début, finissent par s'aimer d'un amour coupable, justement parce que l'opinion*

*publique, cette entremetteuse, a décidé qu'ils s'aimaient, car l'idée crée l'acte, peu à peu. L'exécution n'est point sans délicatesse, ni sans grandeur, ni sans gaucherie non plus. [...] J'ignore, vous le pensez bien, si la traduction de Mme de Rute vaut mieux que celle du théâtre des Lettres : elle m'a paru fort bonne, voilà tout.* (« La semaine dramatique », 25.05.1896, 1).

De son côté, Romain Coolus (pseudonyme de René Weill), critique de théâtre à *La Revue Blanche*, est assez dur et, dans sa longue chronique, trouve pas mal de défauts à la pièce, à la traduction et à la mise en scène. On pouvait bien s'y attendre en lisant les mots qui ouvrent son article, où l'on peut deviner une moquerie insidieuse à l'égard de l'auteure :

*Le Théâtre International est la dernière création de cette extraordinaire personne qui a nom Madame de Rute. Elle ne croit point faire assez pour la littérature en fabriquant périodiquement une revue que, si j'en crois les interviews, florit à l'étranger. Son inépuisable activité nous vaut aujourd'hui de réentendre un drame ibérique dont il y a deux mois à peine, un théâtre d'à côté nous avait déjà gratifiés. Seulement cette fois, l'on nous convoquait à ouïr la version de Madame de Rute, celle de M. Schurmann étant, si'il faut en croire la concurrence, incomplète, improbe et sans intérêt.* (« Notes dramatiques », 1.06.1896, 518-519).

Pour sa part, Marcel Mouton dans *L'Aurore Parisienne Illustrée*, se montre plus enthousiaste dans son rapide compte rendu :

*Au Théâtre International : Un divorce, drame de M. Antonio Ennès, le Grand Galeoto, de J. Etchegaray, traduction de Mme Létizia de Rute. Cette dernière traduction, de beaucoup plus fidèle, plus serrée que celle de M. Lemaire qui nous fut offerte l'autre mois au Théâtre des Poètes, nous a rendu l'œuvre du grand dramaturge madrilène, plus saisissante, plus intéressante, plus concise. La passion y éclate avec plus de belle franchise et ne perd rien à se traduire parfois à coups d'hispanismes, de mots du crû, qui, pour être grands par nature nationale, n'en demeurent pas moins gros. Mme Létizia de Rute a remporté ce soir un véritable succès, parmi le super élégant et international public qui emplissait l'immense salle du Nouveau-Théâtre.* (« Sans titre », 16-31.05.1896, 3).

Finalement, on ne pouvait attendre que des mots élogieux dans les pages de la *Nouvelle Revue Internationale*, de la main du critique de théâtre Michaud d'Humiac, heureux de pouvoir annoncer la « bonne nouvelle » de la représentation des deux pièces et, plus encore, le triomphe des valeurs morales et artistiques grâce à l'entreprise lancée par Mme Rattazzi (la création du Théâtre International) : « La fraternité des esprits, au mépris des frontières -qui était une des plus légitimes

revendications de l'Art- s'affirme en effet aujourd'hui, triomphant des mesquins préjugés. Et cette union intellectuelle des génies dans leur effort vers le Beau est le gage le plus sûr et comme l'aurore de la paix universelle qui viendra rassé-réner toutes les âmes » (1896-I : 604). Justement, dans un numéro précédent de la même revue, l'écrivain Jean Reibrach (Jean Chabrier) avait salué la représentation annoncée des pièces d'Enes et surtout d'Echegaray, comme une revendication des littératures du Midi (des « races latines ») et une récupération du réalisme dans le théâtre, après l'étape symboliste (1896-I : 433-444).

Et Michaud d'Humiac termine son compte rendu par des éloges à la mise en scène et à l'interprétation : « Il faut féliciter Ligné-Poe, qui avec sa parfaite indépendance d'esprit, s'est honoré en représentant, sans parti-pris d'école, une telle œuvre, et en se chargeant d'en interpréter le principal rôle. Il l'a fait avec ce talent personnel (qui a quelque chose de l'inspiration) dont il nous a souvent donné la preuve » (1896-I : 604).

### La manière de traduire

Marie Rattazzi a laissé peu de déclarations quant à sa conception de la traduction ou sa manière de traduire. Il faut s'en tenir aux textes d'accompagnement des traductions elles-mêmes ou à d'autres paratextes concernant ses traductions. C'est surtout dans un de ces textes, que j'ai évoqué ci-dessus, l'article intitulé « À propos du *Grand Galeoto*. Une mystification », que l'on trouve une déclaration à ce propos :

*Je traduis donc le Grand Galeoto avec amour, avec ardeur, procédant par méthode, écrivant une traduction littérale en premier lieu, aussi littérale que possible, ne m'écartant jamais du texte, et ensuite une traduction révisée, en m'attachant toujours [...] à laisser à l'œuvre son caractère de couleur locale, son originalité première. Tâche ingrate et difficile, s'il en fut : la richesse de la langue espagnole dépend de tant de nuances et de tant de locutions pour ainsi dire intraduisibles !* (1896-I : 329-330).

Cette démarche en deux temps serait réussie, puisque le résultat a plu, s'il faut croire à ses propres paroles, non seulement à Echegaray, mais à des personnalités du monde culturel français. En tout cas, comme elle le dit aussi par rapport à d'autres ouvrages qu'elle a traduits, elle éprouve un respect, voire une vénération pour les textes, ce qui lui empêche d'y introduire des modifications, qu'elle regarde comme des trahisons.

Ne me proposant pas dans ce travail de faire une analyse traductologique du texte, je me contenterai d'en donner un échantillon. C'est justement la première

tirade du prologue, où Ernesto -un écrivain, protagoniste de la pièce- regrette avec amertume le manque d'inspiration, l'horreur de la page blanche :

¡ Nada !... ¡ Imposible !... Esto es luchar con lo imposible. La idea está aquí : bajo mi ardorosa frente se agita ; yo la siento; a veces luz interna la ilumina, y la veo... La veo con su forma flotante, con sus vagos contornos, y de repente suenan en sus ocultos senos voces que la animan, gritos de dolor, amorosos suspiros, carcajadas sardónicas... ¡ todo un mundo de pasiones que viven y luchan !... ¡ y fuera de mí se lanzan, y a mi alrededor se extienden, y los aires llenan ! Entonces, entonces me digo a mí mismo : « este es el instante », y tomo la pluma, y con la mirada fija en el espacio, con el oído atento, conteniendo los latidos del corazón, sobre el papel me inclino... pero, ¡ ah sarcasmo de la impotencia !... ¡ Los contornos se borran, la visión se desvanece, gritos y suspiros se extinguen... y la nada, la nada me rodea !... ¡ La monotonía del espacio vacío, del pensamiento inerte, del cansancio soñoliento ! Más que todo eso : la monotonía de una pluma inmóvil y de un papel sin vida, sin la vida de la idea. (Echegaray 1881 : 7-8).

Rien !... Rien !... C'est lutter avec l'impossible. L'idée est là : elle s'agite dans mon cerveau fiévreux, je la sens ; parfois un éclair intérieur l'illumine, je la vois... Oui, je la vois avec sa forme flottante, avec ses contours vagues, et dans ses replis les plus cachés. Tout-à-coup résonnent des voix qui l'animent, des cris de douleur, d'amoureux soupirs, des éclats de rire sardonique... tout un monde de passions qui vivent et qui luttent !... qui semblent m'entourer comme d'un cercle et remplir l'espace ! Alors... alors, je me dis à moi-même : « voici le moment ! ». Je prends la plume, et, le regard perdu dans l'espace, l'oreille attentive, contenant les battements de mon cœur, je m'incline sur le papier... mais, oh ! sarcasme de l'impuissance !... Les contours s'effacent, la vision s'évanouit, les cris et les soupirs s'éteignent..., et puis rien, rien que le néant qui m'entourne !... Avec lui, la monotonie du vide, de la pensée inerte, d'une lassitude somnolente !... Pire que cela encore : l'impuissance d'une plume immobile et d'un papier sans vie, sans la vie que lui donnerait l'idée. (1896-1 : 451).

## Conclusion

J'ai essayé d'attirer l'attention sur une facette peu connue, voire ignorée de l'activité littéraire de Marie Rattazzi. Du même coup, ce travail peut contribuer à la connaissance de la réception en France d'Echegaray et de son théâtre. Je suis cependant conscient des limites de ce travail, mais aussi de ses ouvertures dans les deux sens évoqués. D'un côté, le rôle de M. Rattazzi en tant que traductrice,

en étudiant avec plus d'attention les versions que j'ai évoqués dans mon étude, et en explorant aussi -notamment dans la presse- les présences d'autres traductions de l'auteure. De l'autre, en poursuivant l'étude sur la présence d'Echegaray en France, qui est un phénomène dont nous avons peu de renseignements et qui n'a pas attiré l'intérêt des chercheurs<sup>6</sup>.

## Bibliographie

- Adamo, S. 2006. « Microhistory of Translation ». In : *Charting the Future of Translation History*. Ottawa: University of Ottawa Press, p. 81-101.
- Altamura, G. 2014. *Lugné-Poe e l'Œuvre simbolista*. Una biografia teatrale (1869-1899). Turin : Accademia University Press. [En ligne] <http://books.openedition.org/aaccademia/767> [consulté le 02 mai 2019].
- Chesterman, A. 2009. « The Name and Nature of Translator Studies ». *Hermes*, n° 42, p. 13-22.
- Coolus, R. [René Weill]. 1896. « Notes dramatiques », *La Revue Blanche*, 1 juin, p. 518-519. [En ligne] <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k155311/f575.image> [consulté le 02 mai 2019].
- Delisle, J., Woodsworth, J. (éds.). 1995. *Les traducteurs dans l'Histoire*. Ottawa : Presses de l'Université d'Ottawa.
- Echegaray, J. 1881. *El gran Galeoto*. Madrid : Hijos de A. Gullón.
- Hivert-Messeca, Y. 2018. *Essai de bibliographie de Marie Laetitia Studholmine Bonaparte-Wyse (Marie de Solms, Madame Urbain Rattazzi, senora de Rute y Giner)*, blog de Y. Hivert-Messeca. [En ligne] <https://yveshivertmesseca.wordpress.com/2018/08/28/essai-de-bibliographie-de-marie-laetitia-studholmine-bonaparte-wyse-marie-de-solms-madame-urabin-rattazzi-senora-de-rute-y-giner-en-construction/> [consulté le 02 mai 2019].
- Lafarga, F. 2013a. « Femmes journalistes et femmes nouvellistes dans la revue *Les matinées espagnoles* (1883-1888) ». In : *Femmes nouvellistes françaises du XIX<sup>e</sup> siècle*. Berne : Peter Lang, p. 235-247.
- Lafarga, F. 2013b. « Teatro francés y teatro en francés en la revista *Les matinées espagnoles* (1883-1888) ». *Anales de Filología Francesa*, n° 21, p. 123-136. [En ligne] <http://revistas.um.es/analesff/article/view/188181/155031> [consulté le 02 mai 2019].
- Lafarga, F. 2014. « Literatura y literatos españoles en la revista *Les matinées espagnoles* (Madrid-Paris, 1883-1888) ». *Anales de Literatura Española*, n° 26, p. 239-256. [En ligne] [http://www.cervantesvirtual.com/portales/anales\\_literatura\\_espanola/obra/literatura-y-literatos-espanoles-en-la-revista-les-matinees-espanoles-madrid-paris-1883-1888/](http://www.cervantesvirtual.com/portales/anales_literatura_espanola/obra/literatura-y-literatos-espanoles-en-la-revista-les-matinees-espanoles-madrid-paris-1883-1888/) [consulté le 02 mai 2019].
- Lemaitre, J. 1896. « La semaine dramatique », *Journal des Débats Politiques et Littéraires*, 25 mai, p. 1. [En ligne] <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k4683885.item> [consulté le 02 mai 2019].
- Michaud d'Humiac, L. 1896. « Le théâtre », *Nouvelle Revue Internationale*, 15 juin, p. 603-604. [En ligne] <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k119394f?rk=42918> [consulté le 02 mai 2019].
- Mouton, M. 1896. « Sans titre », *L'Aurore Parisienne Illustrée*, 16-31 mai, p. 3. [En ligne] <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5865953c/f1.image.textelimage> [consulté le 02 mai 2019].
- Pegenaute, L. 2017. « Elementos metodológicos para una microhistoria de la traducción en España ». In : *Superando límites en traducción e interpretación*. Genève : Tradulex, p. 228-237. [En ligne] <http://www.tradulex.com/varia/AIETI8.pdf> [consulté le 02 mai 2019].
- Pym, A. 1992. « Shortcomings in the Historiography of Translation ». *Babel*, n° 38.3, p. 221-235.

Reibrach, J. 1896. « Vers les races latines ». *Nouvelle Revue Internationale*, 1 juin, p. 433-444. [En ligne] <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k119394f?rk=42918> [consulté le 02 mai 2019].

Zarrouk, M. 2006. « Microhistoria e Historia de la Traducción », *Sendebarr*, n° 17, p. 5-19.

## Notes

\* Ce travail fait partie du projet de recherche Portal digital de Historia de la Traducción en España (PGC2018-095447-B-I00), financé par le Ministerio de Ciencia, Innovación y Universidades (Espagne).

1. La bibliographie sur M. Rattazzi débute à son époque déjà et elle était éminemment biographique, comme la plupart de la bibliographie critique moderne. Pour avoir une vue d'ensemble on peut se rapporter au blog de Hivert-Messeca (2018), qui contient une liste très complète des ouvrages de l'auteure, quelques repères bibliographiques et la reproduction de certains textes. Dans le domaine littéraire, je me permets d'y ajouter mes propres contributions (Lafarga 2013a, 2013b et 2014).

2. La revue, avec ce titre, a été publiée de janvier 1883 à mai 1888 (15.01.1883-20.05.1888). A partir de cette date, elle a pris le nom de *Nouvelle Revue Internationale*, toujours sous la direction de Mme Rattazzi (jusqu'à sa mort en 1902), et a été publiée jusqu'en 1920. La BnF (Gallica, <[www.gallica.bnf.fr](http://www.gallica.bnf.fr)>) possède une version numérisée, malheureusement incomplète (il y manque toute l'année 1887). La Biblioteca Nacional de España, ainsi que l'Universidad Complutense de Madrid, possèdent en version papier la plupart des numéros. Je cite cette revue par l'année et la mention I ou II, du fait que les numéros sont reliés par semestres.

3. On peut lire à ce sujet le long article du journal de Madrid *La Época* du 22 janvier 1883, p. 3.

4. 1883-I : 197-205, 246-249, 292-301, 341-346, 490-499, 591-594, 656-662 et 731-737.

5. À propos de cette représentation, on peut lire un article fort élogieux de Ricardo Blasco, correspondant à Paris de *La Correspondencia de España* (24.05.1896, p. 1) ; le même journaliste avait donné plusieurs semaines auparavant un autre article, décidément enthousiaste, de la représentation de la version de Schürmann et Lemaire (« Gran triunfo de Echegaray en París », *La Correspondencia de España*, 13.04.1896, p. 1).

6. Par exemple, l'ouvrage récent d'A. M. <sup>a</sup> Freire et A. I. Ballesteros (eds.), *La literatura española en Europa 1850-1914* (Madrid, UNED, 2017) contient deux chapitres à propos de la réception d'Echegaray, mais le premier porte d'une manière générale sur l'Europe, et l'autre est focalisé sur la réception d'*El gran Galeoto* en Allemagne.